

Robert de Saint-Jean, *Julien Green par lui-même*, coll.
« Écrivains de toujours », Paris, éd. du Seuil, 1968, 187 p.;
Jacques Petit, Julien Green. « *L'homme qui venait d'ailleurs* »,
Tournai, Desclée de Brouwer, 1969, 351 p.

Colette Astier

Volume 3, Number 2, août 1970

Critique littéraire et enseignement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500140ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500140ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Astier, C. (1970). Review of [Robert de Saint-Jean, *Julien Green par lui-même*, coll. « Écrivains de toujours », Paris, éd. du Seuil, 1968, 187 p.; Jacques Petit, Julien Green. « *L'homme qui venait d'ailleurs* », Tournai, Desclée de Brouwer, 1969, 351 p.] *Études littéraires*, 3(2), 265–268. <https://doi.org/10.7202/500140ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

d'un J. Cassou ? L'herméneutique d'Eluard est possible en dépit des découvertes de S. Bernard. De même, si Eluard se sent parfois trahi par les mots, point n'est besoin de remonter le temps et de faire appel au « désespoir mallarméen ». Eluard se définit en tant que poète : chercheur heureux ou malheureux d'une certaine adéquation entre les mots et la réalité et non comme héritier spirituel d'un Rimbaud ou d'un Mallarmé. La surréalité surréaliste n'a rien en commun avec le monde platonicien de *Prose pour Des Esseintes*. Dans ses commentaires, l'A. se complait à établir certaines filiations entre la poésie d'Eluard et des archétypes usés : nous citerons quelques exemples de ces formules toutes faites qui trahissent une fausse conception de la culture, car, ici, la référence au « système » obscurcit le texte et ressortit à une virtuosité qu'on tiendra pour gratuite :

« [La] distinction [...] entre le pour-soi et l'en-soi, pour emprunter les termes sartriens, s'évapore et disparaît, cédant la place à une conception non seulement moniste, mais tout à fait 'héraclitienne' (sic) [...] » (p. 81).

« Comme Béatrice chez Dante, elle [la femme] prend le moi à la main pour le mener vers l'Empyrée de la vie immédiate » (p. 90).

« Mais elle [la poésie d'Eluard] reflète aussi les ruines d'un espoir, l'ultime échec d'une aventure prométhéenne » (p. 118).

L'admiration qui va au relevé consciencieux des images s'accompagne trop souvent d'une gêne devant l'attitude didactique de l'A. : l'écrivain confond le lecteur avec l'étudiant qui attend une démonstration qu'il est sensé approuver par la suite ; le lecteur se sent maladroitement guidé par les « car, comme on vient de le voir . . . », les « or, quelles

seront les conséquences . . . », les « nous voyons donc . . . » et les « par la suite, nous aurons l'occasion d'y retourner . . . ».

La critique n'est pas un guide-âne.

Monique DOUMONT

Université Laval

□ □ □

Robert de SAINT JEAN, *Julien Green par lui-même*, coll. « Écrivains de toujours », Paris, éd. du Seuil, 1968, 187 p. ; Jacques PETIT, *Julien Green. « L'homme qui venait d'ailleurs »*, Tournai, Desclée de Brouwer, 1969, 351 p.

Le *Julien Green par lui-même* de Robert de Saint Jean, publié aux éditions du Seuil, et le *Julien Green* de Jacques Petit sont deux ouvrages qui volontiers présentent l'homme pour présenter l'œuvre. Dans l'un et l'autre, le propos est clairement annoncé, par Robert de Saint Jean, qui suit en cela la règle de la collection, et par Jacques Petit qui s'avoue soucieux de ne pas dissocier l'œuvre littéraire de l'autobiographie et qui, de surcroît, semble avoir bénéficié de l'accord du romancier lui-même.

Le premier de ces ouvrages, déjà ancien, remonte à 1968. Il s'ouvre comme tous ceux de la collection, sur une biographie du romancier, biographie fidèle à l'autobiographie en ceci qu'elle écarte l'anecdote au profit d'une histoire de la sensibilité. L'enfant et l'adolescence y ont donc une place privilégiée. La plus grande attention est accordée à la famille, à la mère, au vide laissé par sa mort, ainsi qu'à cette situation, difficile à vivre pour la famille et pour l'enfant, d'Américains devenus Parisiens. Mais

cette biographie est orientée, et rien n'y est dit qui ne dessine en filigrane les thèmes futurs de l'œuvre. Il faut savoir gré toutefois à Robert de Saint Jean d'écartier à la fois les dangers du déterminisme, et ceux de la gratuité : l'homme et l'œuvre sont interrogés dans le même mouvement, mais le critique se garde de souligner le lien qui mène de l'un à l'autre, concluant même sur l'idée que « l'homme se tiendrait d'un côté et le romancier de l'autre ». Le portrait qu'il trace de Green annonce l'œuvre, mais demeure ouvert, comme demeure ouverte d'autre part, son analyse pourtant si suggestive de l'œuvre.

Toute la partie de l'ouvrage consacrée à l'œuvre elle-même est en effet très riche. La présentation des textes et des fragments cités est évocatrice en peu de mots. Le dernier chapitre, qui est peut-être le meilleur, s'efforce d'être une mise au point. Ici encore l'auteur refuse de s'appesantir et de systématiser, mais qu'il évoque le réalisme magique d'*Adrienne Mesurat*, « l'univers maléfique » propre à tant de romans greeniens ou la vision poétique du romancier, Robert de Saint Jean jette parfois, toujours brièvement, un regard pénétrant sur cette œuvre. Il se montre, en outre, soucieux de multiplier les points de vue. Le style, les personnages, la façon de travailler du romancier le retiennent également et l'ensemble de l'ouvrage se présente comme une juxtaposition d'aperçus le plus souvent précieux. Il évoque du reste volontiers les aspects contradictoires de ces romans, réalisme et fantastique, tragique et foi, ou ce qu'il appelle « magie blanche et magie noire », c'est-à-dire le contraste entre une indéniable force poétique et une écriture neutre. Il y ajoute

enfin, garantissant ainsi sa propre liberté de critique littéraire, l'opposition qu'il décèle entre l'itinéraire spirituel de l'homme et du catholique et la quête du romancier, et ce dernier contraste mérite d'être souligné dans la mesure où souvent il n'est pas ressenti par la critique.

Robert de Saint Jean a enfin, malgré un style familier et parfois quelque peu déplaisant, des bonheurs d'expression et une finesse de touche qui contribuent à rendre fort évocateur ce petit ouvrage. De lui sont les expressions de « château de l'âme » ou de « voyages dans un miroir » que reprendra, en les transposant à peine, Jacques Petit. De même le thème de « l'homme qui vient d'ailleurs » est déjà relevé dans le *Journal* de Julien Green et mis en évidence. C'est donc conformément à la tradition de la collection un ouvrage de synthèse, bref et riche et plus qu'un travail de recherche, la présentation d'un auteur, mais celle-ci est assez marquante pour retenir l'attention.

Le propos de Jacques Petit est tout autre. D'emblée on peut affirmer que ce ne sont pas tant les contrastes de l'homme et de l'œuvre qui le retiennent mais leur unité profonde. Il ne s'agit pas de montrer, mais d'expliquer. L'homme et l'œuvre sont liés mais cette fois comme les deux faces d'une même réalité, chacune expliquant l'autre. D'entrée de jeu, Jacques Petit propose donc de considérer le roman ou les drames, ainsi que le journal et l'autobiographie, comme une manière de « miroir à trois faces » susceptible de livrer le véritable visage du romancier. Le *Journal* ou *Mille chemins ouverts* sont volontiers lus à la lumière des romans et les romans sont analysés en fonction des souvenirs.

Ce choix posé, l'ouvrage s'oriente autour de deux lignes de force. La première est la mise à jour de ce que Jacques Petit appelle le « mythe » greenien, et le mot est employé dans le sens que lui a conféré Charles Mauron en parlant de mythes personnels ; la seconde est la recherche et l'histoire d'un cheminement et d'un épanouissement.

Ce mythe, dont la résurgence de roman en roman et de pièce en pièce, serait l'un des fondements de l'œuvre greenienne, est celui de « l'homme qui vient d'ailleurs ». Il procéderait d'une expérience de Julien Green adolescent : une rencontre éblouie, la soudaine révélation de l'autre, puis un aveu impossible et la découverte de la pire solitude en même temps que de l'amour. L'œuvre, obscurément comme dans *Mont-Cinère*, ou plus clairement dans *Sud*, serait la répétition de ce bouleversement. L'homme qui vient d'ailleurs, « l'étranger » révèle les autres à leur vérité et les brise. On voit ce que Jacques Petit doit ici à la psychologie des profondeurs et à la psychocritique, d'autant qu'il affirme à plusieurs reprises que le romancier n'a pris conscience que très tard et fort incomplètement de sa prédilection pour ce thème. L'explication est ingénieuse, le plus souvent incontestable. Au reste, au seul niveau de la structure de ces romans de la stagnation et du repli sur soi, il faut que passe précisément cet « étranger » pour que se constitue l'intrigue. On hésite cependant à considérer avec Jacques Petit que l'œuvre littéraire est tout entière la compensation d'un aveu manqué, et il est difficile d'accepter que cet aveu enfin réalisé par le truchement de l'écriture, soit l'une des causes de la libération du romancier dans sa maturité. Mais c'est

ici rejoindre la seconde affirmation de cet ouvrage.

Jacques Petit considère en effet l'œuvre littéraire de Julien Green comme le témoignage d'un itinéraire spirituel. « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière », et dans cette perspective l'évolution de l'œuvre est volontiers ressentie comme le signe d'un approfondissement de l'homme en même temps que du romancier. On peut reprocher sur ce point au critique d'éclairer un peu trop les premiers textes par les derniers, y recherchant une finalité qui n'y est peut-être pas, et de ne pas toujours rendre justice aux premières œuvres, au profit de celles qui sont plus tardives. L'étude de *Léviathan* ou d'*Adrienne Mesurat* paraît ainsi un peu grêle en regard de l'importance attribuée au théâtre, pour lequel le critique avoue sa prédilection. Mais ces réserves ne sauraient avoir d'importance, cette « lecture » de Julien Green, pour partielle et partielle qu'elle se reconnaisse, se caractérise bien davantage par ses qualités, et en particulier par une très grande attention à l'aspect proprement littéraire de l'œuvre greenienne.

Car bien souvent Jacques Petit s'évade de son propos, et toujours avec bonheur, qu'il s'agisse d'analyser ce qui fait l'envoûtement de ces romans de visionnaire, qu'il s'agisse d'en évoquer le mouvement. C'est ainsi que sont relevés les grands courants d'images sur lesquels reposent chacun de ces romans, l'eau, la pluie, le froid, dans *Épaves*, le « château de l'âme » dans *Minuit* et *le Visionnaire*, la flamme, l'incendie, l'amour et la liberté dans *Mont-Cinère*. La superposition des symboles fait ici penser à Bachelard, et cette analyse prête une singulière portée à chacune de ces études.

C'est enfin avec la même justesse qu'il s'arrête à la composition de ces romans, faisant remarquer le rythme « circulaire » de ceux, *Épaves* ou *l'Autre Sommeil*, dans lesquels il ne saurait y avoir d'échappatoire, ni d'évasion même aberrante ou condamnée, et faisant apparaître enfin la structure plus complexe, mais également significatrice d'un roman tel que *Moïra*.

C'est donc un ouvrage équilibré que celui de Jacques Petit, et dans lequel l'attention portée au romancier et l'attention portée à l'œuvre loin de se nuire, se renforcent l'une l'autre. Ici comme précédemment dans le *Julien Green par lui-même* de Robert de Saint Jean, la personnalité du créateur apparaît comme une voie d'accès privilégiée à la création.

Colette ASTIER

Université de Rennes

□ □ □

Jeanne PONTON, *la Religieuse dans la littérature française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, 450 p.

Il y a lieu de s'étonner qu'on ait encore très peu parlé, un an après sa parution, de l'ouvrage important que Jeanne Ponton a consacré à la *Religieuse dans la littérature française*. Voilà pourtant un livre qui, par ses qualités de sérieux, son style alerte, sa rigueur scientifique, fait honneur à la critique universitaire. Mais la vie religieuse a beau, depuis quelques années, défrayer la chronique, les manchettes aguichantes de la presse périodique et les études scientifiques fouillées ne s'adressent pas nécessairement au même public. Cela expliquerait que

malgré l'actualité virtuelle du sujet, le livre de Jeanne Ponton soit resté un peu dans l'ombre.

Il fallait du courage et beaucoup de patience pour aborder un sujet aussi vaste. L'énorme bibliographie analytique de Jeanne Ponton étale une matière abondante dont certaines composantes, toutefois, laissent deviner bien des heures d'une lecture apparentée davantage au pensum qu'au plaisir esthétique. Mais l'étude de la religieuse comme type littéraire n'ayant fait l'objet jusqu'ici que de quelques essais timides, l'entreprise de Jeanne Ponton s'imposait. Son travail vient combler avec compétence et érudition un vide qui surprend quand on songe au nombre considérable de religieuses qui, au cours des années, ont stimulé l'imagination des écrivains, enlevé leur admiration, suscité leurs quolibets, encouru leur mépris.

Le risque est grand, pour l'auteur d'un ouvrage de ce genre, de s'égarer rapidement dans une stérile nomenclature. Ce n'est pas le cas de Jeanne Ponton qui conserve en tout temps la maîtrise de son sujet grâce à un sens assez sûr de l'esprit de synthèse. La matière de ses développements est choisie avec soin ; ses citations aussi. De cette façon, les œuvres obscures, une fois signalées au lecteur, rentrent dans l'ombre d'où elles avaient été momentanément tirées tandis que les grands auteurs (Diderot et sa *Religieuse*, Stendhal, Balzac et sa *Duchesse de Langeais*, par exemple) se trouvent mis en relief. Il en va de même pour certains personnages qui ont profondément marqué le genre, comme Héloïse et la Religieuse portugaise, ou illustré un grand règne, telle cette abbesse de